

UDA

2009-2010

Le monde en pages

Le corbeau blanc
de
Andrzej Stasiuk



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

I. Littérature polonaise : entre identité nationale et ouverture à l'Occident

Prise de vue

Située à l'est de l'Ouest et à l'ouest de l'Est, la Pologne confie son destin à deux cultures, l'Occident et l'Orient, qui s'y affrontent et s'y mélangent. Même le paysage, qui d'habitude ne possède pas de penchants politiques, hésite entre les deux. Les étendues de Mazovie, à l'est du pays, rappellent autant la plaine germanique qu'elles annoncent les steppes d'Ukraine. Dans les grandes cathédrales du gothique allemand, vous allez trouver des icônes de la triste madone de Vilnius, capitale lituanienne autrefois ville polonaise. La langue polonaise aux sonorités bien slaves emprunte pourtant beaucoup à l'allemand et au français. Le dilemme d'une double appartenance risque de ne jamais être tranché, parce que, même aujourd'hui où le rêve de l'Occident se réalise, la nostalgie de l'Orient est toujours là.

Littérature polonaise

Dans la littérature polonaise, les problèmes historiques ont été dominants. Mais en même temps, on peut constater des tendances qui ont soit essayé de mettre de la distance de ces intérêts centraux soit de rejeter une attitude très spontanée de la réalité dépourvue de perspective métaphysique. La littérature polonaise est tiraillée entre ses devoirs sociaux et ses obligations littéraires.

La période de la Renaissance

Bien que la Renaissance ait touché la Pologne que tard en comparaison, ce fut l'âge d'or de la littérature polonaise. La sécurité externe, la consolidation de la constitution et la réformation contribuèrent à son fleurissement. La première génération d'écrivains qui furent influencés par les humanistes italiens écrivit en latin. Parmi ce groupe, on compte Jan Dantyszek (Johannes Dantiscus), auteur de vers fortuits, de poésie de l'amour et de panégyrique ; Andrzej Krzycki (Cricius), un archevêque qui écrivit des épigrammes spirituels et des poèmes religieux, et Klemens Janicki (Janicius), un paysan qui étudia en Italie, y remporta le titre de poète et fut le poète le plus original du moment. Mikolaj Rej de Naglowice se rendit célèbre en combinant les aspects du Moyen-âge et de la Renaissance. Autodidacte, il fut le premier talent de polonais idiomatique et l'auteur le plus lu de son temps, étant connu comme "père de la littérature polonaise". Il écrivit des épigrammes satyriques, mais de plus grande importance que ses oeuvres en prose, particulièrement avec *Swietych slsw a spraw Panskich kronika albo Postilla* (1557; "Chronique ou commentaires des Saintes Paroles et des Sujets du Seigneur"), un recueil de sermons calvinistes, et le *Zywot czlowieka poczciwego* (1568; "La vie d'un honnête homme"), une description d'un noble idéal.

La période baroque

La période baroque commença très tôt en Pologne. En 1564, la Pologne invita les Jésuites à s'installer dans le pays, et depuis 1570, l'influence protestante commença à diminuer. Le

style et la façon de voir baroques convenaient à l'esprit polonais ; la période fut l'une des plus considérables sorties littéraires, en dépit des guerres presque incessantes. Vraiment, sans doute elle miroitait dans la tension de son style, les caractéristiques conflits extérieurs du XVII^{ème} siècle.

Le siècle des lumières

Le siècle des lumières coupa le contact avec l'Europe occidentale, spécialement la France et l'Angleterre, caractérisant la littérature de la période du siècle des lumières en Pologne dont les écrivains étaient pénétrés avec le désir de sauvegarder la culture nationale des effets de la partition et de la règle étrangère. Les développements littéraires comprenaient l'essor de la tragédie ; l'introduction des périodiques et du roman ; la publication du premier dictionnaire polonais, et, en poésie, l'introduction de "dumy" (ballades).

La période romantique

La période romantique commença plus tard en Pologne qu'en Allemagne ou en Angleterre et dura plus longtemps. Elle a été vue comme la plus grande période de la littérature polonaise. La montée du Romantisme coïncida avec la perte de son indépendance, et de grands écrivains y trouvèrent une expression de leur propre envie. Un besoin d'interpréter la destinée de leur pays donna les œuvres des trois plus grands poètes romantiques --Adam Mickiewicz, Juliusz Slowacki, et Zygmunt Krasinski—le pouvoir visionnaire et l'autorité morale. Écrivant en exil, ils gardèrent la foi vivante dans la restauration de l'indépendance polonaise et leur intérêt donna la littérature des mouvements de la Pologne romantique sa force et sa passion. Mickiewicz fut le plus grand poète polonais et le leader de la période romantique. Sa Poezye (2 vol., 1822-23; "Poésie") fut le premier événement littéraire majeur de l'époque. Dans son second volume étaient incluses les parties II et IV de Dziady (Les aïeux d'Ève), dans lesquelles il combine le folklore et une atmosphère mystique pour créer une nouvelle sorte de tragédie romantique. Les plus grandes œuvres de Mickiewicz furent écrites après 1824 alors qu'il était déporté en Russie pour ses activités révolutionnaires d'étudiant; elles comprenaient Sonety krymskie (1826; Sonnets de la Crimée); une troisième partie visionnaire de Dziady (1832); un interprétation messianique du passé de la Pologne et de sa destinée future, Ksiegi narodu polskiego i pielgrzymstwa polskiego (1832; Les livres de la nation polonaise et le pèlerinage polonais), écrits en prose biblique; et une grande épopée, Pan Tadeusz (1834; Maître Thaddeus). La suppression de l'insurrection de 1830-31 conduisit l'élite culturelle à s'exiler en France ; parmi les poètes que rejoignit Mickiewicz, il y a Slowacki, Krasinski et Cyprian Kamil Norwid. Zygmunt Krasinski, en 23, publia (anonymement, comme toutes ses oeuvres) Nieboska komedia (1835; La non-divine comédie) qui présenta, pour la première fois en Europe, une lutte entre les deux mondes opposés de l'aristocratie e des masses défavorisées. Irydion (1836; Iridien), sa deuxième pièce, était une allégorie du destin polonais. Dans Przedswit (1843; "L'aube"), il développa une interprétation messianique de l'histoire polonaise et sa conception de la Pologne comme "Le Christ parmi les nations" fut aussi exposée dans les Psalmy przyszlosci (1845; "Psaumes du futur").

Le XX^{ème} siècle : Le mouvement de la jeune Pologne

Le mouvement de la "Jeune Pologne" décrit plusieurs groupes différents et tendances unifiées pour l'opposition au positivisme et le désir de retourner à l'imagination dans la littérature ; de là, son autre nom, le néoromantisme. Parmi ses pionniers, on trouve Antoni Lange, un poète, et Zenon Przesmycki (au pseudonyme de Miriam), éditeur d'une revue symboliste, Chimera. Tous deux firent des traductions d'un certain nombre d'autres langues de théories d'expression esthétique dans des essais critiques. La plus grande

influence de la contribution de Przesmycki à un développement de la littérature moderne fut sa découverte de Cyprian Norwid.

II. La littérature face à l'extermination et à la dictature

La littérature face à l'extermination¹

La deuxième guerre mondiale

Les six années de la Seconde Guerre mondiale correspondent à six millions de citoyens polonais morts. En 1939, la Pologne est envahie par les Allemands à l'Ouest, les Russes à l'Est. Les nazis d'une part, les Soviétiques d'autre part, mettent en place une stratégie de la terreur. Avant d'être étendue à toute la société, l'extermination commence par l'élimination des intellectuels et des cadres de la nation polonaise, les écoles sont fermées, la culture polonaise interdite, toute manifestation de celle-ci réprimée par la peine de mort. L'Endlösung appliqué aux juifs par les nazis décime les cercles littéraires, l'holocauste cause la disparition de la population juive polonaise presque dans son entier. Parmi les écrivains les plus connus de l'entre-deux-guerres, plus d'une centaine disparaissent dès les premiers mois du conflit. D'autres connaissent la déportation dans les Goulags, les camps d'extermination ou de travail. D'autres encore s'exilent, souvent pour rejoindre les forces combattantes polonaises auprès des Alliés. Les muses polonaises ne se taisent pas pour autant. Aux pires moments de répression, de jeunes talents littéraires émergent. Des œuvres qui sont parfois de véritables chefs-d'œuvre survivent à des auteurs dont on ignore presque tout.

Le destin des écrivains-soldats diffère fondamentalement de celui des auteurs qui se trouvent à la merci de l'occupant fasciste, mais qui refusent le statut qui leur est fait de « non-homme » pour les uns, de « sous homme » pour les autres, et s'obstinent à recourir à l'écriture pour traduire en mots le Temps du mépris. Malgré la répression, 1 500 titres de revues paraissent clandestinement, 400 imprimeries de la Résistance travaillent en permanence à la publication de la littérature en Pologne. La poésie est le genre littéraire qui survit le mieux, elle circule sans noms d'auteurs ou signée de pseudonymes dans les anthologies ronéotypées, mais bénéficie en outre de transmissions orales.

La littérature naît jusque dans les ghettos et les camps de concentration. La poésie la plus chargée d'émotions domine, elle exprime l'effroi, la désolation, mais aussi l'espérance et la résistance. Les textes inscrits sur des bouts de papier précieusement cachés sont la matérialisation du désir de leurs auteurs d'affirmer qu'ils sont des hommes qui refusent d'être réduits à l'état de bête ou d'objet. Ils veulent témoigner (j'ai vu, entendu, touché) en leur nom, mais aussi en celui des autres victimes et se réfèrent au « langage du silence », au caractère magique des mots, difficiles à trouver pour décrire l'horreur d'une expérience sans précédent.

L'exil devient le sort définitif de beaucoup d'écrivains lorsque la libération de la Pologne

¹ Il s'agit ici d'extraits de l'article « Pologne », de l'Encyclopédie Larousse. De la partie consacrée à la littérature, je n'ai retenu que les généralités. Le texte complet, avec les noms et les œuvres peut être consulté sur <http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Pologne/176132>

par l'Armée rouge s'avère chargée d'amertume au point d'être perçue par une majorité de Polonais comme une nouvelle occupation.

Deux littératures

À partir de 1945, et au cours des cinq décennies qui suivent, la Pologne connaît, outre celle de la guerre, deux vagues d'expatriations : après les événements de 1968 (campagne dite « antisioniste » du gouvernement de Wladyslaw Gomulka réprimant par ailleurs particulièrement la liberté d'expression, les intellectuels, les écrivains) et ceux de 1981 (instauration de l'État de guerre par le général Jaruzelski) ; mais aussi trois vagues de retour d'écrivains : à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1956 (fin du stalinisme), après 1989 (négociations de la Table ronde instaurant le pluralisme politique suivi de la dissolution du P.O.U.P.). Entre 1945 et 1989, la dichotomie de la littérature polonaise en littérature de l'exil et en littérature publiée en Pologne, sous le contrôle plus ou moins étroit de l'État selon les époques, est un fait marquant.

En Pologne même, après une période de révolution en douceur, le Congrès des écrivains polonais convoqué à Szczecin en janvier 1941 instaure le réalisme socialiste. Il marque une coupure avec l'héritage littéraire tant polonais qu'européen (les œuvres anciennes et modernes des pays impérialistes sont interdites), la littérature soviétique est le modèle à suivre. Les masses prolétariennes et paysannes sont le destinataire privilégié de la littérature, aussi les dictionnaires sont révisés restreignant le vocabulaire utilisable dans les fictions à celui accessible à cette couche de la population. Seuls les sujets autorisés (la lutte pour la paix, la lutte pour le plan de six ans, la collectivisation de l'agriculture, la lutte contre l'infiltration d'agents fascistes) peuvent donner lieu à une publication, les écrivains ne sont plus que « les ingénieurs des âmes humaines », le fruit de leur travail doit servir la formation idéologique de la nation et la propagande marxiste. Ils sont contraints à des réunions bimensuelles de « sections créatives » où leur travail de production est commenté par le collectif, à des séjours dans les usines et dans les champs (les statistiques prévisionnelles de 1950 prévoient le « déplacement de quatre-vingts auteurs sur le terrain » avec pour résultat « trente-huit romans, seize nouvelles, six plaquettes de poésie, quatre pièces de théâtre »). En échange, ils bénéficient d'un mécénat de l'État qui leur assure un statut privilégié dans un pays ruiné par la guerre.

Avec l'éclosin de la déstalinisation. S. Cat-Mackiewicz (1896-1966) donne le signal du « retour au pays » en regagnant la Pologne. Le VII^e Congrès des écrivains (2 décembre 1956) rejette définitivement l'allégeance sans condition au pouvoir politique, réclame l'abolition de la censure, la suppression des listes de livres interdits... Désormais, pendant vingt ans, les écrivains n'ont de cesse de se battre pour leur liberté de parole et se livrent à un jeu, souvent douloureux avec la censure. En 1956, année d'embellie, les lecteurs polonais découvrent Sartre, Camus, Steinbeck, Faulkner... L'usage d'une périodisation de la littérature, en fonction des générations successives, s'instaure même si celle-ci est quelque peu artificielle [les débutants de 1956 ne se regroupent ni autour d'un programme ni d'une tranche d'âge : les auteurs qui se sont tus pendant l'époque stalinienne sont enfin publiés. Leurs individualités littéraires sont très différentes, les genres littéraires et les poétiques qu'ils pratiquent également.

Entre 1960 et 1969, la génération de la petite stabilisation, particulièrement réticente à envisager les questions politiques, se tourne volontiers vers les mythes, les traditions, auxquels elle donne de nouvelles versions

La Nouvelle Vague

Les événements de mars 1968 sont un point de référence, mais la Nouvelle Vague commence en 1966. Elle aspire à un changement de société, conteste la réalité polonaise, dénonce la langue de bois. Dans leur majorité, ses membres se disent marxistes, ils ne veulent pas changer de système politique, mais le rendre meilleur en parlant de tout ce qui est passé sous silence, en abordant des sujets engagés. Ils se montrent sauvagement agressifs avec leurs prédécesseurs auxquels ils reprochent de chercher refuge dans la fiction. Plusieurs poètes se joignent au mouvement, leurs vers dénoncent le hiatus entre la vérité officielle et les pratiques sociales, le pouvoir absolu de l'appareil politique et policier, la manipulation des faits historiques. Ils utilisent le collage, les pseudo citations, les artifices de langue journalistique. Le suicide de l'un des leurs, Rafal Wojaczek (1945-1971), auteur de *la Saison* (1969), un *Autre Conte* (1970), révèle le tragique de leur génération condamnée à vivre dans « l'air irrespirable du mensonge appelé vérité ». Extrêmement critiques, mais tout aussi talentueux, ces poètes parviennent à préserver leur instinct artistique et à gagner les hautes sphères de la poésie, en dépit du caractère engagé de leur écriture. Le dégel momentané de l'époque de E. Gierek passé (début des années 1970), ils sont interdits de publication.

Les années 1970 sont aussi celles de la naissance d'une « prose d'opposition ». La conscience qu'ont les Polonais des restrictions mises à leur souveraineté, du non-respect des droits de l'homme, est confrontée à leur perte inquiétante du sens de toute responsabilité individuelle : privée de liberté, les hommes perdent leur sens moral, cette déchéance leur fait honte, ils rejettent leur culpabilité sur leur oppresseur et se sentent dispensés de répondre de leurs actes.

Vers la liberté

À partir de 1976, le cours de l'histoire s'accélère. Non seulement les événements ont une influence sur la littérature, mais la littérature est souvent le fer de lance de l'action politique et sociale. Les écrivains sont parmi les premiers à s'engager dans le Comité de défense des ouvriers créé à la suite des répressions dans les usines de Radom, ils créent le Bulletin d'Information du C.D.O. pour briser la barrière de silence. Aussitôt frappés par l'interdiction de publier (entre autres sanctions), ils fondent une revue littéraire trimestrielle clandestine, *Zapis* (1977), puis entreprennent une action éditoriale. Naissent ainsi les Presses parallèles NOWa dirigées par M. Chojecki, puis la revue littéraire trimestrielle *Puls* qui se propose de « donner préférence aux auteurs qui expriment ce que vit et ressent l'homme contemporain permettant ainsi au lecteur d'opérer une synthèse qui dans un système culturel libéral se nommerait liberté ». Cette explosion éditoriale, qui abolit de fait la censure et alimente les réflexions, participe à la naissance du syndicat libre *Solidarnosk* à la suite des grèves de Gdansk (1980). L'attribution du prix Nobel de littérature à un poète polonais, C. Milosz, la même année, légitime le combat de toute une nation avide de liberté. L'État de guerre du 13 décembre 1981 paralyse le processus de démocratisation. Le mouvement éditorial, revenu à la clandestinité après les seize mois de liberté de *Solidarnosk*, ne se laisse pas museler : entre 1981 et 1985, période où la répression est la plus forte, 1 800 titres édités parfois à plusieurs milliers d'exemplaires paraissent, échappant au contrôle de l'appareil d'État.

L'effervescence contemporaine

Les négociations de la Table ronde ouvrent une nouvelle ère pour la démocratie polonaise et pour la littérature. Les années 1989-1999 correspondent à une pléthore inouïe de publications, souvent sauvages et difficiles à évaluer. Les auteurs qui publient dans la revue de Cracovie BruLion parviennent par le biais de « scandale » à trouver un écho dans les médias².

La nouvelle réalité polonaise sert de décors à des romans postmodernistes chargés de satire. Le grotesque renforce la satire dans les romans tels Putain de monde et Aller retour sur l'arc-en-ciel (1997), J. Rudnicki, ou la Liste des femmes adultères de J. Pilch. Les réflexions psychologiques s'inscrivent dans une prose nouvelle en quête de l'identité des individus fuyant la « vraie vie » ou recherchant celle- Un nombre considérable de roman plonge dans les processus psychologiques complexe de l'enfance. Les romans d'adolescence en sont une variante (parmi d'autres) A. Stasiuk. L'autothématisme s'inscrit dans une littérature qui recourt volontiers à des genres comme le roman policier, le roman d'épouvante, de mœurs, de parapsychologie. Une forme romanesque plus classique, renvoyant au roman historique, pseudo autobiographique ou de science-fiction jouit d'une grande popularité auprès des lecteurs

III. La Pologne dans l'Europe : partir ou rester

La Pologne devenant enfin un pays comme un autre, la littérature pouvait se consacrer désormais à d'autres tâches que la résistance éthique et politique. Face à des aînés prestigieux tels que Czesław Miłosz, Zbigniew Herbert, Tadeusz Różewicz, Wiesława Szymborska (quatre poètes, deux Prix Nobel), dont les œuvres se confrontaient à la guerre, à l'oppression, à l'exil, aux notions de bien et de mal, à la dimension transcendante de l'existence, à la pression de l'Histoire, les jeunes auteurs se tournent vers des sujets plus triviaux, plus terre à terre, en avouant une connaissance incertaine du monde, méfiants à l'égard des grandes vérités, des mots d'ordre enthousiastes. Ils se détournent des « maudits problèmes polonais » et cherchent à explorer de nouveaux rapports à l'Occident, à la société de consommation, à l'individualisme, à la quête personnelle du bonheur.

Ainsi Manuela Gretkowska, dans ses romans *Le Tarot de Paris*, *Nous sommes tous des émigrés*, ou encore *Cabaret métaphysique*, se transporte ailleurs, en France, à Paris, loin de la Pologne réelle, pour affirmer la liberté de ses personnages, lancés dans une quête passionnée de contenus culturels choisis à leur gré dans le grand trésor universel. Le décor du roman de Marek Biernaczyk, *Terminal*, est également Paris, lieu d'un amour intense, sans avenir, au fil d'une progression tâtonnante du héros vers une connaissance fragmentaire et incertaine du monde et de lui-même, avec un regard au plus près des objets et des êtres, qui, cependant, ne se livrent guère et gardent tout leur mystère.

Le voyage hors de la Pologne permet de s'immerger dans un élément étranger, s'y confronter ou de s'en tenir à distance : le pays étranger matérialise l'étrangeté aux autres, et à soi-même, favorise une prise de distance. Cette distance, d'autres auteurs la cherchent dans l'écart temporel, ou dans l'atemporel : ainsi Magdalena Tulli, *Dans le rouge*, recrée une ville délocalisée dans le temps et dans l'espace, où les personnages affrontent un éternel hiver et l'énigme que constitue leur vie. Les auteurs qui se confrontent à la Pologne des années 90 l'aperçoivent comme un avatar déformé de l'Occident, une copie plus pauvre de

² L'article cite ici, entre autres, les recueils de poèmes de A. Stasiuk

la société de consommation occidentale, qui se manifeste surtout à travers les objets de la vie quotidienne. Il existe un hiatus, une sourde opposition entre les objets issus de l'industrie socialiste, ternes, peu variés, faits dans des matières plus frustes, destinés à servir le plus longtemps possible, et les objets « capitalistes », en plastique coloré, attirant le regard, le plus souvent destinés à un usage unique, jetables.

C'est particulièrement Andrzej Stasiuk qui, de roman en roman (Dukla, Le Corbeau blanc, Histoires galiléennes, Par-delà la rivière...) poursuit son examen des hommes à travers les objets qu'ils utilisent, qu'ils aiment ou qu'ils jettent. Déchirée entre une vie étriquée dans le communisme finissant et une imitation pitoyable des modes capitalistes, la réalité prend une consistance fantomatique, traversée par des personnages creux, littéralement vidés de l'intérieur.

Avec la génération née dans les années 70 – voire 80 avec la jeune prodige de la littérature polonaise Dorota Masłowska (*PoloCoctail Party*) – le ton et la thématique s'infléchissent. Les auteurs explorent les marges sociales, avec leur langage propre, leur dérive inéluctable vers la violence urbaine, la prise de stupéfiants, arrosée d'alcool... Une forme de réaction à la dissolution des valeurs convenues, traditionnelles, entre désirs exacerbés et frustrations. Des auteurs tels que Dorota Masłowska, Tomasz Piątek, Wojciech Kuczek ou encore Daniel Odija lèvent un coin du voile sur une autre Pologne, celle qui existait avant – avant la chute du Mur – et qui existe après, celle des petites villes périphériques, des banlieues pauvres, des campagnes déshéritées, en proie au chômage, laissées-pour-compte de la modernisation, où la jeunesse grandit entre des parents déboussolés, aigris et une société de consommation criarde et envahissante, qui ne fait qu'exacerber les frustrations.

Ils sont parmi les premiers à tenter de saisir les conséquences de la transition historique annoncée en 1989. Une forme de sociabilité « socialiste », façonnée par les nécessités des pénuries récurrentes, est abolie par le changement de régime. D'autres règles s'imposent, auxquelles les hommes s'adaptent plus ou moins facilement. On exalte l'esprit d'entreprise, fleurissant un capitalisme sauvage digne du XX^e siècle, l'initiative individuelle, le goût de la réussite matérielle. Une société où priment l'apparence, le clinquant de tenues occidentales, le mépris pour les losers.

La prose polonaise la plus récente s'est approprié de nouveaux territoires et a agrandi son espace de liberté d'écriture, en poussant ses explorations du côté du roman populaire, de la pornographie, de l'ésotérisme... Elle fait coexister des préoccupations anciennes et les théories les plus récentes, et érige la littérature en un immense espace intertextuel, un espace de dialogue entre le passé et le présent, l'ailleurs et l'ici... Car la connaissance acquise est toujours incertaine, toujours à interroger, et l'effort de compréhension toujours à recommencer. À lire donc.

Marie Bouvard³

IV. Andrzej Stasiuk

Éléments de biographie

³ Extrait de « Lettres d'Aquitaine. L'actualité du livre » (juillet – septembre 2004), Dossier Pologne, page 8.. Tout le dossier est intéressant. Peut être envoyé sur demande !

Lorsque, jeune pacifiste, Andrzej Stasiuk refuse de faire son service militaire et déserte, il se retrouve en prison pour deux ans ; expérience qu'il relate dans son livre 'Mury Hebronu' (' Les Murs d'Hébron', non traduit en français). Considéré comme le chef de file de la littérature polonaise contemporaine, il collabore à la revue Czas Kultury et au journal Tygodnik Powszechny. Outre des recueils de poésie, il est l'auteur d'une quinzaine de livres dont le roman 'Dukla' (2003), les recueils de nouvelles 'Par le fleuve' (2000), 'Contes de Galicie' (2004) et 'L' Hiver' (2006), ainsi que 'Mon Europe' (2004). Son dernier livre 'Sur la route de Babadag' paru en 2007, est un récit de ses voyages à travers les pays de l'Est dans lequel il décrit un monde déglingué par des décennies de communisme. En 1994, Andrzej Stasiuk est récompensé par le prestigieux prix de la Fondation culturelle de Pologne, obtient le Prix Koscielski en 1995 et reçoit dix ans plus tard le Prix Niké, équivalent en Pologne de notre Goncourt français.

Un auteur emblématique

Il est l'auteur emblématique de la génération des révoltés qui refusent de faire leur service militaire dans les rangs d'une armée polonaise affiliée à celle de l'Union soviétique (ce qui lui vaut d'être incorporé dans un corps punitif et de connaître la prison), qui rejettent le totalitarisme sous toutes ses formes. Romancier, poète et essayiste, il est parmi les premiers auteurs à publier dans la revue de Cracovie BruLion qui dénonce toute mainmise centralisatrice dans le domaine littéraire. Les héros de ses livres témoignent de l'achèvement d'un itinéraire de près d'un demi-siècle. Au début, il y avait l'internationalisme, le regroupement se faisait derrière le drapeau rouge soviétique, le terme « patrie » était proscrié. Vient ensuite la revendication d'une polonité avec des œuvres comme le roman de T. Konwicki, le Complexe polonais.

Être polonais n'est plus un critère identificatoire suffisant pour le héros des narrations conçues après 1989. Il doit pouvoir se situer dans un terroir, une « petite patrie ». Son identité est étroitement liée à son lieu de vie, qui devient un espace mythique capable de le réconcilier avec son histoire. Pour Stasiuk, comme pour de nombreux écrivains de sa génération en Europe de l'Est et du Centre, après les traumatismes que leur infligea le XXe siècle avec ses génocides, ses idéologies totalitaires, ses modifications arbitraires de frontières, ses déplacements de populations par décision politique, la patrie locale (pour Stasiuk, le Bas-Beskid) devient l'espace où l'homme s'accomplit pour y avoir été accueilli, l'espace dont il endosse la responsabilité de la pérennisation des valeurs.

S'expriment ainsi la nostalgie des patries perdues à la suite de la Seconde Guerre mondiale (les confins orientaux, Wilno, Lwów, le shtetl...), le rejet de l'uniformisation de la vie dans toutes ses expressions, voulue par le marxisme, l'attention optimale accordée à la multiplicité des cultures, à la richesse de leurs différences, à la nécessaire tolérance mutuelle. La « petite patrie » est ce qui permet de reconstruire une identité personnelle, de redonner sens à une vie à travers un enracinement ancien ou nouveau.

Les personnages de Stasiuk sont généralement jeunes et révoltés. Ils refusent l'illusion d'une brillante carrière à laquelle ils préfèrent une existence en quête de liberté, de sentiments et d'émotions authentiques, dont celles induites par la souffrance et la mort ne sont pas occultées. Le style de Stasiuk est emprunt de musicalité, de sensibilité à la valeur essentielle du mot. Le rythme de ses romans est alerte alors même qu'il alterne une forme narrative pure avec des passages plus apparentés à l'essai. Ses principaux écrits sont des romans : les Murs d'Hébron (1992), le Corbeau blanc (1995), Nouvelles galiciennes (1995), Dukla (1997), l'Hiver (2001) ; une autobiographie : Comment je suis devenu écrivain (1998) ; deux pièces pour la télévision : De la mort (1998), Neuf (1999) ; un essai : Mon Europe (2000) ; des poèmes : Poèmes d'amour et d'autres qui ne le sont pas (1994).

Œuvres traduites en français

L'Hiver, (Traduit par Maryla Laurent), Noir sur blanc, 2006

Recueil de cinq nouvelles qui sont autant de portraits s'inscrivant dans le cycle dédié par l'auteure à sa région d'adoption.

Mon Europe, (avec Yuri Andrukhovich) (Traduit par M. Laurent et M. Malanchu), Noir sur blanc, 2004

En 2000, les deux auteurs, l'un polonais, l'autre ukrainien, écrivent des essais d'inspiration autobiographique sur la place qu'occupent leur pays respectif dans l'Europe en cours d'élargissement. Cet ouvrage, composé de deux parties : Journal de bord de A. Staziuk et Révision du Centre-Est de Y. Andrukhovich, permet de comprendre les mentalités et l'arrière-plan culturel des nouveaux Européens.

Contes de Galicie, (Traduit par Agnieszka Zuk & Laurent Alaux), Bourgois, 2004

Ces nouvelles, comme autant de portraits, peuvent exister de manière autonome, mais les histoires des uns et des autres s'imbriquent, s'entre-croisent, se lient et tissent une toile des correspondances qui échafaudent progressivement une mémoire commune, celle du village. Edek, Gacek, Maryska, Józek...- des ivrognes, des convertis au capitalisme, un ouvrier agricole désœuvré, un tombeur en survêtement, un policier mélancolique, une femme fatale déchue et un fantôme philosophe - en sont les héros. Staziuk dépeint ici avec humour et fantaisie une campagne polonaise vivant difficilement la période de transition entre les deux régimes, ce temps hybride où l'ancien et le nouveau coexistent en un mélange curieux et bouleversant.

Dukla, (Traduit par Agnieszka Zuk & Laurent Alaux), Bourgois, 2003

Dukla est une bourgade du Sud de la Pologne où le narrateur passe des vacances en famille. Dukla deviendra aussi le témoin, comme on le dit d'un miroir, de l'évolution polonaise entre les années soixante et 1995. On y verra la jeunesse s'américaniser, le patrimoine communiste partir aux oubliettes, l'église reprendre de la graine, une certaine bêtise molle s'imposer lentement, le tout culminant lors de la visite d'un éminent ecclésiastique qui n'est pas nommé mais qui doit être au moins un pape polonais... L'enfant se coule dans l'adolescent qui mûrit en adulte, chaque nouveau séjour s'empreint du souvenir des précédents et devient de plus en plus chargé de nostalgie. C'est un livre magnifique où l'auteur montre une grande sensibilité à la matière, à la lumière, lesquelles sont partie intégrante de la réalité vécue et s'enracinent dans une expression sociale des paysages, des êtres, bref, du vivant. On retrouvera ici une qualité inaliénable de la littérature polonaise : cette façon de ressentir le temps et l'histoire par l'expérience la plus immédiate et torturée de la matière. La plus douloureuse aussi.

Par le fleuve, (Traduit par Frédérique Laurent),le Passeur, 2000

Dès ce premier recueil, il empoigne à bras-le-corps le réel, ou du moins ce qui lui en parvient par le filtre d'un certain désespoir devant sa vacuité, l'impossibilité d'y trouver un assouvissement, ou ne serait-ce qu'une explication. Esthétique rock, substances, tabac, mauvais vin, eau de cologne, le décor politique - on ne s'en plaindra pas : pour une fois que... - est absent : à quoi bon, nous sommes tellement ailleurs, dans une interrogation très profonde, un interrogatoire même, conduit sous le régime de la torture, qui démonte et secoue jusqu'à ce que ça parle, mais ça ne parle pas... Voyez-le se plonger dans l'eau du

bain qu'elle vient de quitter. Il a sondé son corps, a tout analysé des incidences de la lumière sur ses rondeurs et ses failles, l'a pénétré de toutes parts et il n'a pas livré son secret. Alors il s'immerge et boit cette eau en espérant la réponse de ses intérieurs supra intimes, viscéraux, car ce qui l'excite dans la beauté de la femme, c'est son mystère. Parfois il tente de le percer à jour en suivant sa maîtresse dans ses aventures amoureuses et en tentant de lire le regard concupiscent des hommes qui l'approchent : en vain...

Sur la route de Babadag, (traduit par Malgorzata Maliszewska), Bourgois, 2007

Un recueil de 14 titres proposant un voyage à travers l'Europe. Une excursion dans la Pologne, la Slovaquie, et les autres pays de l'Est, la Slovénie, l'Albanie ou la Moldavie. L'auteur évoque l'accueil des habitants, les paysages, la lumière, les odeurs et la guerre. Comprend notamment : Description d'un voyage à travers la Hongrie de l'est en direction de l'Ukraine et Moldova.

Le corbeau blanc, Noir sur blanc, 2007

Un groupe de marginaux de Varsovie décide de tenter l'aventure vers les Bieszczady, légendaire Far-East montagneux qui sépare la Pologne orientale de l'Ukraine. Quatre d'entre eux, le narrateur, Bandourko, le Petit et le Jars, se connaissent depuis l'école primaire ; le cinquième, Kolka, est un solitaire ombrageux qui les a rejoints et va précipiter leur chute.

Les barbares sont arrivés, Editions Théâtrales, 2008

Pièce publiée à l'occasion de la saison culturelle européenne organisée du 1er juillet au 31 décembre 2008, dans le cadre du projet éditorial intitulé Traits d'union. C'est un recueil de textes à chanter et à réciter où les personnages sont peu marqués, excepté l'Ame, le cadavre du Voleur, et le Bijoutier. L'ensemble forme une farce tragique.

Neuf, Bourgois, 2009

Dans les années 1990, à Varsovie, Pawel quitte son appartement saccagé par la mafia locale. Il a trois jours pour régler sa dette et erre dans la ville, cherchant à échapper à son destin. Il se réfugie chez son ancien ami, Jacek, mais lui aussi est acculé et doit de l'argent à des gangsters. Varsovie devient le théâtre de leur errance commune.

Fado, Bourgois, 2009

«Les textes brefs qui constituent ce recueil offrent autant d'instantanés d'une civilisation en train de disparaître, celle de l'Europe centrale et orientale qui s'occidentalise à toute vitesse. À travers une série de réflexions sur des auteurs yougoslaves, des récits de voyage en Roumanie, en Slovaquie, en Ukraine et sur les routes de Pologne, Stasiuk célèbre la diversité ethnique et linguistique de ces territoires.

V. Le corbeau blanc

Le corbeau blanc : Une cavale polonaise

Par Jérôme Dupuis (*Lire*, 01/09/2007)

La fuite éperdue de cinq jeunes avec les années rouges en flash-back.

«Quel merdier!» Reconnaissons que la première phrase de ce Corbeau blanc pourrait assez bien s'appliquer à tout le roman d'Andrzej Stasiuk. Mais attention, un futoir attachant, tout empreint de mélancolie et de vitalité, à l'image de son auteur, en passe de devenir la star des lettres polonaises depuis qu'il a été couronné par le prix Nike - équivalent du Goncourt - il y a deux ans pour son récit de voyage, *Sur la route de Babadag* (Christian Bourgois). Il nous revient cette fois-ci avec le récit d'une mortelle randonnée au coeur de la Pologne post-communiste.

Ses héros? Cinq jeunes Varsoviens désœuvrés, un peu chômeurs, un peu philosophes, regardant passer leur triste jeunesse à travers la fumée des Gitanes et les vapeurs de vodka. Sur un coup de tête, ils partent en expédition dans les montagnes du Bieszczady, ce Far East neigeux aux confins de la Pologne et de l'Ukraine, territoires que Stasiuk - prononcer «Stachiouk» - connaît bien pour les avoir longuement arpentés depuis vingt ans. Et pour donner un sens à tout cela, nos cinq jeunes gens tuent un douanier en passant. Ce meurtre gratuit transforme leur ennui en cavale et ces étudiants attardés en maquisards des temps de paix.

Stasiuk excelle à décrire les néons blafards d'une salle d'attente le long d'un quai de gare perdu sous la neige, la roublardise inquiétante du tzigane vendant un couteau ou les tractations pour une kalachnikov sur un marché de la frontière ukrainienne. Entre deux courses, on devise, on philosophe, on se souvient surtout. On se souvient de ces années sinistres dans la grisaille communiste, de la sourde violence des années Jaruzelski - Stasiuk a lui-même été emprisonné deux ans pour désertion - et de tous les rêves de l'enfance enfuis. Et on ne peut pas dire que la chute du Mur ait subitement transformé le pays en paradis...

A force d'épouser le cours chaotique de la pensée de ses héros à grands coups de flash-back, ce Corbeau blanc impose une lecture un peu heurtée, surtout pour qui n'est pas familier de la Varsovie congelée des années rouges. Mais Stasiuk retombe toujours sur ses pieds, d'une formule humoristique ou d'une réplique truculente. Et, à l'image de ses héros, on le surprend même parfois «en état de sobriété».

L'épopée des maquisards du rien

Marion Graf (Le Temps, Genève)

«Conquistadors ou vagabonds», les héros d'Andrzej Stasiuk s'embarquent avec force bouteilles et cigarettes pour une expédition en plein hiver dans un pays de trafics divers aux confins de la Pologne et de l'Ukraine.

Les Contes de Galicie et *Sur la route de Babadag* (tous deux chez Bourgois) ont établi la réputation d'Andrzej Stasiuk comme un maître de la miniature et du récit de voyage. Le Corbeau blanc, son deuxième livre, publié en 1995, reste à ce jour son seul roman. Enfin traduite en français plus de dix ans après sa parution en Pologne, cette longue épopée anti-héroïque confirme sans doute que Stasiuk est plus à l'aise dans des formes brèves. C'est pourtant un livre important, l'une des premières fictions inspirées par l'après-Perestroïka, croquant sur le vif le profond désarroi de la génération perdue de ceux qui, comme l'auteur lui-même, ont atteint 30 ans au tournant des années 1990: éduqués, formés dans la

Pologne du général Jaruzelski et du mouvement Solidarnosc, ils entament leur vie d'adulte sans repères et sans buts, jetés sur une nouvelle planète avec un gros mal de crâne.

La première phrase du roman donne le ton: «Quel merdier!» D'une époque à l'autre, le changement de décor, aux portes de Varsovie, confirme la pérennité de cette gracieuse tonalité: les «merveilleuses montagnes d'ordures» ombragées de saules de Mazurie, pittoresque théâtre de ferventes initiations et récupérations adolescentes ont été liquidées au profit d'une gigantesque décharge industrielle.

Ce livre propose une variante centre-européenne du roman d'aventure à la Kerouac, tissée de réflexion philosophique: chronique d'une fuite et d'un refus radical, quête éperdue de la vraie vie, rude fringale et soif insatiable, matériellement et spirituellement parlant, conquête d'une liberté chimérique, le tout se révélant en définitive une initiation au vide et à l'absurde, avec pour issue la violence gratuite et la mort. Le roman accompagne la dérive clandestine de cinq trentenaires, anciens camarades d'école, écœurés par le passé comme par un présent où il n'y a pas de place pour eux; ils s'embarquent avec force bouteilles et cigarettes pour une expédition improbable en plein hiver dans un pays de nulle part, contrée de tous les trafics, où la Pologne touche la Biélorussie et l'Ukraine. Avant l'arrivée, leurs bagages leur ont déjà été volés. Bientôt, réalité ou fantasme, les coups vont pleuvoir, ils seront traqués, menacés, blessés.

«Conquistadors ou vagabonds», tantôt montrés en gros plan, tantôt comme filmés en plongée, ramenés à la taille de fourmis, «immobiles larves blanches sommeillant sous l'écorce d'un arbre», ou allant s'éparpillant «comme des puces quand un chien s'ébroue», ces maquisards du rien parcourent de monotones et glaciales collines de neige, espace symbolique où émergent les vestiges squelettiques de l'histoire: caches d'armes, charniers d'animaux, simulacres de champ de bataille, églises en ruines, villages coupés de tout et bergeries abandonnées; leur errance copieusement arrosée les voit de plus en plus exténués, de plus en plus hallucinés. Le passé hante le récit qui esquisse, par de fréquents retours en arrière, l'histoire de chacun des héros.

Stasiuk a pris soin de semer dans ce récit désabusé de petites vignettes, images ou métaphores d'une intensité visuelle inattendue qui l'élèvent à des sommets de mélancolie. Un cheval immobile et solitaire veillant dans un village, un coucher de soleil, une de ces locomotives d'un noir étincelant qui piaffaient dans les gares polonaises. Et dans le ciel cotonneux, tournoyant parmi les corbeaux noirs qui rappellent une veille chanson cosaque en vogue à l'époque soviétique, un inquiétant corbeau blanc, fantomatique héraut des temps nouveaux.

VI. Sur la route de Babadag

Andrzej Stasiuk, le colosse des Carpates.

François Dufay (Le Point, 8 mars 2007)⁴

Vous ne connaissez pas Andrzej Stasiuk ? Suivez la coqueluche des lettres polonaises sur « La route de Babadag ». Une autre Europe vous sera rendue.

⁴ <http://www.lepoint.fr/culture/2007-03-08/recit-andrzej-stasiuk-le-colosse-des-carpates/249/0/123602>

En polonais, « bordel » se dit « burdel » et a exactement le même sens qu'en français. C'est l'un des termes favoris d'Andrzej Stasiuk. La nouvelle star des lettres est-européennes n'aime rien tant que le capharnaüm des cours de ferme débordant d'objets mis au rebut, le chaos klaxonnant des villes balkaniques les soirs d'été, ou les mélopées déjantées des Tsiganes de Roumanie. Qui, selon lui, en disent infiniment plus sur la condition humaine que tous les romans à la mode en Occident...

A s'en tenir à l'état civil, Andrzej Stasiuk (prononcer : « Stachiouk ») est né à Varsovie il y a quarante-six ans dans une famille ouvrière. En vérité, l'empire de cet écrivain, poète et critique s'étend sur des milliers de kilomètres carrés, de la Slovénie à la Moldavie, de la Grande Plaine hongroise au delta du Danube. Il est chez lui partout où le je-m'en-foutisme slave, teinté de fatalisme et d'auto-ironie, tient en échec notre monde globalisé. De cet amour désespéré pour l'« autre Europe », mosaïque de petits pays flottant aux marges de l'Histoire, est né « Sur la route de Babadag », superbe récit de voyage rappelant ceux de Nicolas Bouvier ou Claudio Magris, couronné en 2005 par le prix Niké, l'équivalent polonais du Goncourt.

Cette consécration n'a rien changé au mode de vie de ce colosse de 1,90 mètre. Au grand regret de son éditeur, Christian Bourgois, le farouche Polonais - qui ne parle ni anglais ni français - ne viendra pas faire la promo de son livre à Paris. Inutile de le chercher non plus dans le « petit Varsovie », équivalent de notre Rive gauche : depuis vingt ans, Stasiuk s'est fixé dans un coin reculé des Carpates, au sud-est de la Pologne. A flanc de colline, il s'y est fait construire un chalet au toit vert, plein d'anges peints sur les murs et d'anciennes cartes de Galicie. Le teint hâlé, le cheveu ras grisonnant, les traits taillés dans la masse et pourtant empreints de douceur, l'auteur de « Babadag » vous accueille en débouchant des bouteilles de vin slovaque - avec l'air de celui qui vient de couper quelques bûches plutôt que de noircir quelques pages.

Le cap au sud

Malgré la présence de sa femme, Monika, qui dirige leur petite maison d'édition spécialisée dans la littérature d'Europe centrale, on s'inquiète de son éloignement de toute vie intellectuelle. « La vie intellectuelle, c'est dans notre cerveau qu'elle se passe », rectifie-t-il. Et pour mieux vous faire comprendre l'univers qui est le sien, ce taciturne au regard ardent vous embarque à bord de son 4 x 4, sur les chemins gelés. Sapinières et hêtraies, églises de bois, ex-fermes d'Etat en piteux état... De ce désert neigeux, hanté par les loups, émergent çà et là des essaims de croix. Celles des cimetières de la Grande Guerre, où dorment par milliers soldats russes et austro-hongrois ; celles, aussi, qui signalent l'emplacement d'anciens villages de la minorité ruthène, rasés par le pouvoir communiste.⁴

« Comment ne pas devenir mélancolique dans un pareil paysage ? » ironise Andrzej Stasiuk. Le 4 x 4 slalome sur les chemins défoncés. D'un geste, l'écrivain salue un ouvrier agricole au bonnet tombant sur les yeux, aux moustaches en croc, juché sur une cuve fumante où l'on fabrique du charbon de bois. « Un type malin, le sel de la terre », commente-t-il. Un jour qu'il avait bu toute sa paie, on l'a ramassé dans un fossé. On aurait dit un Christ au calvaire. »

Andrzej Stasiuk a fait de ces oubliés les héros de ses recueils de nouvelles, « Contes de Galicie » et « L'hiver ». Lui-même a débarqué dans ces confins en 1987, frais émoulu des milieux underground de la capitale. Il s'était d'abord installé dans une maison en bois, sans électricité, prêtée par un copain hippie. « Lampe à pétrole, machine à écrire, zéro fric, liberté complète », se souvient-il. Une solitude qui n'avait pas de quoi effrayer celui qui

venait de passer un an et demi derrière les barreaux pour désertion pendant son service militaire. C'est en prison qu'Andrzej Stasiuk a découvert le pouvoir du verbe, à travers les récits horribles de ses codétenus. « Les bons conteurs allaient de cellule en cellule, ils étaient prêts contre des cigarettes ou de l'argent. » De cette expérience fondatrice il a tiré son premier livre, un récit à la Jean Genet, nourri de l'argot des tôleurs, publié après la chute du Mur.

Paradoxe : au moment où l'Occident devenait enfin accessible, il ne faisait déjà plus rêver ce fan de Neil Young. « Au fond, derrière le Rideau de fer, nous savions tout de l'Amérique ou de la France. Mais pas grand-chose de la Transylvanie ! » Alors que ses concitoyens émigrent en masse en Angleterre, Andrzej Stasiuk, armé de quatre mots de roumain et de cinq de hongrois, met le cap au sud. Tel un Jack Kerouac des Carpates, il sillonne ce subcontinent à peine sorti de la nuit communiste, en contournant soigneusement les Budapest, Bucarest et autres Prague, « vains miroirs de quelque chose qui existe déjà ailleurs ». Stasiuk aime les postes frontière absurdes, les bacs sur le Danube chargés comme des arches de Noé, les maisons basses au crépi jaune écaillé, les supermarchés implantés « avenue des héros soviétiques », les combinats sidérurgiques mangés par la rouille, les plages de la mer Noire où l'on se faufile parmi les débris. En tout lieu, il recherche la compagnie des Tsiganes, « les seuls à avoir l'air vivants » dans les villes assommées par la canicule. Ces parias à la peau brune accomplissent, dit-il, le miracle de vivre en dehors du temps, en dehors de l'Histoire. « En 2050, d'après les projections, ils seront majoritaires en Slovaquie. Ce sera le premier Etat à majorité rom au monde... »

Mais, plus qu'un pays trop voisin comme la Slovaquie, ce qui fait vibrer notre écrivain, ce sont des contrées pagailleuses, ensoleillées, où souffle déjà un air d'Orient : Hongrie, Roumanie, Moldavie, Albanie. Des pays où, devant un verre de bière Ursus, de vodka Palinka, de cognac moldave ou de raki, on peut contempler en toute indifférence l'accélération de l'Histoire. Cela sent parfois la merde et le gaz d'échappement ? Tant mieux, se félicite Stasiuk, devenu expert dans l'art d'analyser le fumet unique dégagé par la ville de Rasinari, où naquit l'écrivain Cioran : « La terre entre les pavés », écrit-il, recueillait l'urine des chevaux depuis des centaines d'années, les émanations d'étable suivaient un nombre incalculable d'attaches, une suffocante odeur de pâturage descendait des alpages, le purin des porcheries et des étables s'écoulait dans les caniveaux ; une fois, j'avais vu flotter dans le fleuve des intestins étirés. »

La route de Babadag se perd dans les sables de la mémoire

Sa quête le mènera jusqu'au delta du Danube, tropiques de l'Europe où nagent des silures gros comme des requins et planent, tels des ptérodactyles, des pélicans blancs. Avec la Roumanie, son autre jardin d'Eden est l'Albanie. Ou plutôt : la Shqipëria - puisque tel est le nom véritable du pays des Aigles. L'écrivain polonais et son épouse sont devenus accros de cette âpre contrée, paradis de tous les trafics, où ils passent désormais leurs vacances d'été ! Selon lui, les technocrates de Bruxelles seraient bien inspirés d'en faire de même : « Ce devrait être une cérémonie initiatique, juge-t-il, parce que l'Albanie est l'inconscient de ce continent. Oui, l'Albanie est le ça européen, c'est la peur qui, la nuit, hante Paris endormi, Londres et Francfort. »

Les Slovènes, en revanche, avec leurs villages trop léchés, leur désir d'être les bons élèves de l'Europe, lui font l'effet de « traîtres au foutoir slave ». Stasiuk préfère mettre ses pas dans ceux des fous et des rebelles, qui, nés dans des pays de second plan, se sont soulevés contre le destin : « rois paysans » courant au massacre à la tête de leurs miséreux, messies abjects de la « roumanité », écrivains des Balkans devenus déments à force de lucidité... Peut-être parce qu'il est lui-même hanté par ce complexe d'infériorité, ce sentiment d'un

préjudice historique, qui confine à l'antioccidentalisme - un reproche qu'on lui a parfois adressé, et qu'il rejette : « Je ne fais que décrire un monde, et tant pis s'il se situe trop à l'est par rapport à Paris. »

Paradoxalement, c'est en creusant les carences, les retards, les vices incorrigibles de son « autre Europe » qu'il en proclame l'éminente dignité. Avec ironie, Andrzej Stasiuk revendique sa « flemmardise slave ». Son livre semble dépourvu de plan, son style lézarde, à l'image du monde bordélique qu'il décrit. Mais personne ne sait comme lui dévider le mantra des noms et des paysages : Caraorman, Cluj, Hallohaza, Baia Mare, Babadag... A ce merveilleux maître de la lumière et des effets atmosphériques il ne faut que quelques notations - deux tables de café, un village aux allures de campement, des nuages qui s'amoncellent sur une montagne - pour ressusciter un décor, une ambiance. Sous sa plume, la route de Babadag divague, miroite, se perd dans les sables de la mémoire. Mais, par-delà le déglingué, la décrépitude et les effluves puants, elle mène aux véritables richesses

*

* *

Explorateur des confins, arpenteur du vide

Explorateur des confins, arpenteur du vide, l'écrivain polonais observe avec attention la ténacité des hommes qui parviennent à résister au flot du Temps.

Nous avons déjà découvert, dans les contes et nouvelles publiées naguère (Contes de Galicie, L'Hiver), le goût, la passion même d'Andrzej Stasiuk pour les frontières de notre Europe désormais élargie, presque obèse et ainsi mal en point. C'est dans ces marges, ces no man's land où justement les objets, les animaux et les paysages l'emportent sur les hommes disséminés, fragiles, que nous le retrouvons ici. Cependant, bien qu'il déclare souvent en avoir le désir, l'ambition mais il y renonce très vite il n'a pas recours cette fois à l'invention romanesque, il s'agit d'un récit de voyage.

Curieux voyage, en fait : sans cesse recommencé, hasardeux, labyrinthique, il le mène (et nous mène et nous perd) de la Pologne où il habite (mais habite-t-il précisément ? il ne parle quasiment jamais de ce qui doit pourtant être son pays) à l'Albanie, de la Slovénie à l'Ukraine, de la frontière slovaque aux rives de la mer Noire. Aucune destination ne semble l'appeler : Babadag ne sera pas, loin s'en faut, le terme du voyage rien qu'une halte, peut-être encore plus incertaine, évanescence, que celles qui l'ont précédée ou la suivront...

Sans doute ferait-il sienne cette affirmation de Julien Gracq : " Il s'agit de voyages très incertains, de départs tellement départs qu'aucune arrivée ne pourra jamais les démentir ". S'il part, ce n'est pas non plus à la recherche de lui-même, on ne trouvera ici nul égotisme, encore moins une quête d'ordre historique, culturel ou esthétique. Certaines formules tentent de cerner ce qui le guide : il pourra y trouver " la solitude originelle ", y faire l'épreuve de la " dépense continue ", d'une sorte de " dilapidation " de son temps et de son énergie. Comme les rêves, les voyages peuvent également offrir à ceux qui s'y adonnent sans retenue " la liberté absolue de l'inattendu ", quand même les conversations ont " un goût d'hallucination ". Cependant ses pas ne le conduisent pas n'importe où : ainsi fuit-il les grandes villes, ou plus encore les capitales, ainsi n'est-il absolument pas tenté de partir vers l'Ouest : seules l'appellent car il s'agit bien d'une sorte de sommation, d'un chant des Sirènes ces contrées émietées, qui s'effilochent à l'Est, qui disparaissent au coeur des

cartes de géographie et dont on ne pourrait jamais véritablement reconstituer l'histoire, des territoires comme exclus. Ce sont là des " trous du cul du monde ", " des pays auxiliaires, des nations de second choix, des peuples de rechange " mais là-bas on rencontre un " présent aussi vieux que le monde ". Les hommes sont frustes mais hospitaliers, les femmes souriantes et lentes, le vide, l'immobilité se sont comme solidifiés, les paysages s'humanisent et semblent vivre eux aussi l'ennui éternel, les humains se confondent avec les animaux qui leur procurent, charitablement, leur chaleur humide et les baignent de leurs odeurs rassurantes. Les objets de rebut, carcasses de camions et de voitures, usines ou coopératives agricoles qu'assaille la rouille, vestiges mêlés du communisme et de la société post-industrielle, gisent à l'abandon, avant que de se dissoudre dans le temps qui emporte tout et tous. Andrzej Stasiuk regarde, grave toutes ces traces dans son cerveau - et écrira ces pages au retour, bien après, reconstituant ces trajets et leur féerie modeste, leur fantastique du quotidien. " Il se peut que l'on parte en voyages pour sauver des faits, pour soutenir leur fragile et unique leur " propose-t-il mais il faut alors devenir soi-même comme un fantôme, se faire discret et respectueux puisque " les regards lissent les choses et les paysages " et que " le monde s'usera et s'élimera de l'excès des regards ".